

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 132 (1987)
Heft: 1

Artikel: Mosaïque de notre temps
Autor: Ehksam, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344745>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mosaïque de notre temps

par le brigadier Jean-Pierre Ehrsam

(Essai libre et tonique de prise de conscience)*

Une mosaïque est une œuvre d'art. D'elle émanent toujours une sensibilité, un rayonnement, un appel. Voilà pourquoi elle parle au cœur, à l'esprit, à l'intelligence, à la conscience peut-être.

Elle est pourtant constituée de bien humbles matériaux, cette mosaïque qui touche l'homme, faite qu'elle est de pierres, de marbre, de terre cuite, d'émail parfois, en petites pièces rapportées et assemblées avec goût, avec art; ainsi travaillée minutieusement elle donne l'image de ce que l'artiste a perçu, vu, ressenti, vécu, et qu'il veut transmettre, faire comprendre, parce que cela lui paraît important, vital.

La mosaïque de la bataille d'Issos à Pompéi, les mosaïques byzantines de Ravenne, celle des Divinités à La Boscéaz près d'Orbe, en sont de belles illustrations.

La mosaïque est également la mère du vitrail. C'est André Malraux qui l'a dit. Le vitrail joue avec la lumière au travers de ses morceaux de verre coloré, la mosaïque reflète la lumière.

La technique de la mosaïque a aussi

inspiré le poète, l'écrivain. Prosper Mérimée n'a-t-il pas publié un recueil de dix nouvelles intitulé *Mosaïque*? Chose à ne pas oublier à notre époque d'écologisme forcené, Jean-Jacques Rousseau écrivit *La nouvelle Héloïse*, roman épistolaire qui, par sa structure, s'apparente aussi à la mosaïque, et qui exalte les bienfaits d'un retour à la vie naturelle. Mais Rousseau était un pur, en tous les cas dans ce domaine.

Notre mosaïque sera moins une œuvre d'art qu'un miroir. Très figuratif, l'artiste antique s'exprime avec cette simplicité épurée qui fait précisément le charme de son œuvre. Notre miroir, lui, sera constitué de taches de couleur, comme la mosaïque. Couleurs crues, claires, violentes, sombres, quelquefois pastel; couleurs exprimant les regards jetés autour de nous, regards que le miroir réfléchira en rayons de lumière. Ces rayons devraient donner à méditer, ils devraient suggérer, encourager, mettre en garde, pousser à l'action, susciter l'espoir. Formant un faisceau, ils devraient lancer, c'est mon ambition, un flot de lumière sur l'avenir, sur ce que devrait pouvoir être l'avenir.

La mosaïque de notre temps, rien d'autre somme toute qu'une vue de l'avenir fondée sur les temps actuels. Rien d'autre que la recherche d'un

* Cette causerie, présentée dans le cadre de la SROR, fut écrite après Tchernobyl, mais avant les attentats terroristes de Paris, la Conférence internationale de la Croix-Rouge à Genève et l'incendie d'un entrepôt de la maison Sandoz à Bâle.

certain équilibre qui, au minimum, mettrait face à face, chacun sur son plateau, le doute et l'espoir, l'ombre et la lumière.

Un homme, à pas mesurés, avance seul, mystique, une rose à la main, dans les couloirs lugubres de ce qu'il croit être en ce moment le Temple de l'Homme. Prémices des solennités qui, dans son esprit, et dans quelques années, devraient marquer le bicentenaire de la Révolution, de la Terreur et de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Vivant symbole de l'«Homme aux droits reconnus» voulu, non seulement par les faits – les élections –, mais aussi par toutes les puissances du Destin.

Inquiétante pour notre civilisation, cette image.

Née en 1789, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen proclame, notamment :

- *article premier* : les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits; les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.
- *article 4* : ... l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.
- *article 10* : nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

Curieusement, chacun de ces droits est suivi d'une restriction permettant les pires excès, qui ne tardèrent d'ailleurs pas à se produire.

L'application de ce texte historique relève en effet de la démence collective la plus absolue.

En 1792, donc trois années seulement après son adoption, la Première Terreur conduit aux massacres de septembre; puis la Loi des suspects du 17 septembre 1793 conduit à la Terreur légalisée qui signifie 17 000 exécutions après procès et 25 000 sur dénonciation, et à la Grande Terreur (1300 exécutions en un seul mois); la Constitution civile du clergé du 12 juillet 1790 fera dans l'ouest de la France, en onze années, 500 000 victimes, un demi-million de femmes, d'enfants, d'hommes fusillés pour avoir osé rester croyants, et déclenchera la guerre de Vendée, guerre civile s'il en est.

Le terme «droit de l'homme», défini en 1651 déjà par le philosophe Thomas Hobbes, voyait pacifiquement le jour juste 10 ans avant le début du règne de Louis XIV.

La Déclaration universelle des droits de l'homme fut, elle, proclamée en 1948 par l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies. En trente articles, ce n'est pas moins de 50 fois qu'apparaît le mot «droit», alors que «devoirs», «obligation» et «obligatoires» ne sont cités chacun qu'une seule et unique fois.

Destin décidément maléfique de ce genre de déclaration, c'est depuis 1948

que l'on a connu le Viet-Nam, phase française, phase américaine, phase vietnamienne, la pire des trois, l'Algérie, la Corée, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, l'Afghanistan, l'Iran, l'Irak, l'Angola, le Yémen, les Malouines, l'Ethiopie.

Amère constatation, depuis 1789, notre civilisation s'est mise à oublier, peu à peu, sur quoi reposaient vraiment les innombrables droits qu'elle s'est octroyés; elle a oublié ce que lui promettaient ces droits et ce qu'ils lui ont réellement procuré; et ce qu'elle a oublié le plus, c'est une certaine charte multi millénaire qui énumère les devoirs de chacun et comprend par conséquent les droits de tous; cette charte, faut-il le rappeler, ce sont les «Tables de la loi» faites en tout et pour tout de dix commandements. Il n'y est bien sûr nulle part question nommément de droits; là réside vraisemblablement, pour une bonne part, la cause de l'oubli; cet oubli que souhaitaient d'ailleurs tant les sanglants révolutionnaires de 1793 voués au culte de la Raison ou de l'Etre suprême.

Etrange destinée de l'homme enseveli sous tant de droits péniblement élaborés qu'il ignore superbement depuis bientôt deux siècles! Guerres entre Etats, entre idéologies, entre races, guerres civiles, épouvantables massacres «internes» plus meurtriers que les deux guerres mondiales, toujours au nom de «quelque chose», et en même temps, ô ironie, au nom de la démocratie, de cet idéal passe-partout autorisant tout, qui conduit au totali-

tarisme à gauche, et, en Europe, au laxisme à droite.

S'entretuer doit être probablement dans la nature de l'homme. Sinon, comment expliquer aussi la consécration que connaît maintenant le terrorisme nouvelle mode, que l'on qualifie parfois d'aveugle, et qui en fait l'est toujours? Consacré à tel point qu'il n'émeut plus le moins du monde ceux qui sont chargés de nous l'annoncer et pour qui compte seulement le désormais et tristement célèbre «Revendiqué par...». On peut même craindre voir apparaître bientôt sur nos petits écrans – ces boîtes à grimaces – un classement des actes terroristes, du genre ligue A, ligue B, palmarès repris ensuite au télétexte.

Mais, pourquoi terrorisme nouvelle mode? Parce que devenu professionnel. Comme on fait ses humanités, certains vont «faire leur formation» dans des écoles spécialisées en terrorisme, en Libye, en Iran, en Syrie, au Yémen.

Le colonel Khadafi, à n'en pas douter, se devait d'être le Maître du terrorisme moderne, héritier direct qu'il est du Royaume des Vandales; ce peuple germanique n'occupait-il pas la Libye au VI^e siècle de notre ère, sous Justinien I^{er}, empereur d'Orient; le peuple des Vandales, le Petit Robert nous l'apprend, était destructeur, brutal et ignorant. Rien donc de bien nouveau sous ce soleil-là, si ce n'est la méthode. Les Barbares sont restés; mais ils se sont adaptés à la modernité tout en entretenant au fond d'eux-

mêmes la haine la plus primitive, la plus irraisonnée, comme dynamique de leurs actions. Comment expliquer autrement ce goût du sang, de la violence; et comment expliquer aussi ce recours paradoxal de certaines nations, qui se veulent civilisées, à la barbarie, pourtant définie comme «manque de civilisation»?

Passons à une autre forme de barbarie, où le sauvage l'emporte sur le civilisé-couche-mince que nous sommes.

Berne, 19 mai 1986, un match de football «important» va s'y dérouler dans le courant de l'après-midi. Dès midi, des trains spéciaux déversent des flots de «sportifs», souvent déjà fort agités, qui mettent à sac la gare, les places et établissements publics, les rues du centre de la ville. La violence gratuite est là, sans raison, plusieurs heures avant le début de la manifestation.

Dans la gare, les malheureux voyageurs «non sportifs», qui n'en peuvent mais, se font arroser de vin, de bière et d'invectives; des centaines de bouteilles cassées jonchent le sol; debout dans les vasques de fleurs, bien jolies à cette saison, on harangue; on entreprend de «descendre» les pigeons à coups de cendriers pris sur les tables des établissements voisins; en quittant ceux-ci, on emmène avec soi les tasses de café, les bouteilles qu'on finit de consommer avant de les jeter, n'importe où; tout «penauds», des chariots à bagages de la gare se retrouvent, abandonnés, devant le Palais fédéral... Mieux

vaut n'est-ce pas taire ce qui a dû se passer après le match. Tôt le lendemain matin, un journaliste sportif enthousiaste parlait à la Radio Romande de «40 000 footballeurs avisés ayant assisté à la rencontre»...!

Une définition du sport, parmi d'autres: pratique méthodique des exercices physiques en vue du perfectionnement non seulement du corps humain, mais de l'esprit, de certaines qualités telles que la loyauté, l'énergie, la persévérance, la décision.

Pauvre baron de Coubertin! Il ne pouvait se rendre compte que, par son appel, il participait au lancement de la plus vaste opération commerciale de tous les temps; il ne pouvait pas non plus imaginer que, voulant faire du sport un bienfait pour l'humanité, il créait du même coup les «sportifs», à la mentalité, à la psychologie desquels il n'aurait jamais osé songer.

Il faut bien l'admettre, le sport, dans cette acception-là, est devenu, à l'échelle de la planète, une raison de faire s'affronter les nations, les ethnies, les idéologies; dans les conditions actuelles, cette évolution paraît hélas irréversible. Jeux olympiques, Mondial ou championnats nationaux divers sont devenus autant de champs clos où se déroulent d'étranges combats, des combats singuliers, que suit un public avide de se défouler.

Et qu'on ne vienne surtout pas nous dire que des mesures importantes peuvent être prises pour redonner à tous, athlètes et spectateurs, le goût du fair-play, de la mesure; cela revient

drait à imaginer pouvoir «humaniser» l'homme au volant de sa voiture, au guidon de sa moto. Les puissances du sport n'ont aucune prise sur les puissances politiques ou sur le fanatisme, pas plus que sur la nature humaine, dont on sait qu'elle est avant tout caractérisée par l'agressivité, et son corollaire: la violence.

L'apprenti sorcier a joué; pour le moment hélas, il a perdu.

Oui, la violence est présente partout dans le monde; chez les Blancs comme chez les Noirs; en Europe, en Afrique, en Australie, aux Amériques; qu'on vive bien ou qu'on vive mal.

Elle est aussi présente en Suisse où, c'est certain, on vit bien, très bien même. Cependant, un nombre grandissant d'Helvètes paraissent être victimes d'une sorte de «Syndrome infectieux dramatisant acquis», genre de SIDA qui touche non pas les défenses de l'organisme, mais celles de l'esprit, en le frappant de sinistrose.

Symptômes les plus courants: profonds accès de pitié, généreuse avec l'argent du voisin, à l'endroit de natifs de pays aussi éloignés que possible de la Suisse; moralisation languide tendant, en apparence du moins, à vouloir une nature plus verte que nature; aveuglement mal toléré causé par le soleil idéologique de l'Est et par certaines de ses protubérances; logorrhée incoercible dont sont affligés tant de ceux qui prétendent vouloir nous informer et qui adoptent, en Suisse romande surtout, un ton péremptoire et venimeux à l'endroit des institutions

qui les font vivre, à l'endroit de l'Histoire et des traditions séculaires.

Et malgré cela, en Suisse, on vit très bien, mais oui!

On y vit bien en quatre langues et dans vingt-six Etats, dont certains se sont trouvés en guerre l'un contre l'autre une seule fois, en 1847, pendant trois semaines, durant ce que William Martin a appelé notre «Guerre de Sécession».

On a plein de journaux; trop nombreux peut-être sont ceux qui ne valent pas grand-chose, mais ce sont les plus achetés; ainsi remplissent-ils leur mission puisqu'ils servent d'exutoires, de paratonnerres, d'appareils de mesure du niveau intellectuel général de leurs fidèles lecteurs; leurs exagérations, souvent commercialement voulues, leurs emportements à sens unique, peuvent être parfois un signal d'alarme nécessaire; s'ils n'existaient pas, il faudrait les inventer, ces journaux de «petit niveau», généralement à fort tirage, que ni Prague, ni Varsovie, ni Tripoli n'ont la joie de pouvoir s'offrir.

On a aussi plein de partis politiques, pour la plupart actifs, vivants, humains parce qu'agissant à l'échelle humaine. Au Parlement, les plus féroces envolées ont infiniment moins d'impact lorsqu'on se connaît tous bien. Et il est nettement plus passionnant de débattre vigoureusement des affaires d'un petit pays à fort rayonnement que de celles de ces immenses nations, matées, muettes et amorphes, que l'on connaît bien.

Six millions et demi d'habitants, le bien-être presque partout, le plein emploi, une armée de 625 000 hommes... et quelques femmes, neuf hautes écoles, des milliers de kilomètres de chemin de fer, plusieurs compagnies d'aviation prospères, des routes en surnombre, un PNB presque champion du monde, des banques et des sociétés d'assurances enviées partout, mais, hormis la houille blanche, aucune ressource naturelle; seulement des cerveaux, des mains, du bon travail.

On a également le droit de s'exprimer vraiment, de provoquer démocratiquement des débats, de signer des initiatives. Ce sont souvent aussi des baromètres, ces initiatives. Le bien-être matériel, le bien-être social, trop de temps libre et trop d'argent à disposition permettent à nos distingués progressistes de s'en prendre ainsi à l'ordre établi, qu'ils voudraient tant voir disloqué, sans trop savoir pourquoi. Le meilleur exemple le plus récent: sans nul doute, la collection des signatures de 113 000 citoyens et citoyennes pour une «Suisse sans armée». La chose en soi ne frappe pas autant que le fait qu'il se soit trouvé, en dehors des provocateurs, plus de 100 000 citoyens et citoyennes pour signer cela en toute connaissance de cause, car sinon signe-t-on ce genre de chose? On peut se demander combien ils auraient été, en Union soviétique, sur 254 millions d'âmes, à oser pratiquer ce sport, et combien de ceux qui

l'auraient osé seraient demeurés libres, ou même auraient survécu.

On a aussi des ministres, politiques et du culte, qui peuvent s'adresser dans un langage direct à leurs concitoyens, à leurs ouailles; ils vont et viennent, sans faste, et, encore, sans protection particulière, gorilles ou «papamobile». Aux propos amphigouriques, aux litanies itératives destinées souvent à masquer les réalités, ils donnent la préférence à la simplicité du propos, ils pratiquent sans fausse honte la langue de leurs administrés, laissant aux gens de radio les voix fabriquées et les terminologies hasardeuses.

Certes, il reste chez nous bien des progrès à accomplir dans de nombreux domaines; mais ce n'est finalement pas suffisant pour tolérer sans sourciller nos «sinistrosés», mélancoliques pisse-vinaigre ou délateurs enragés, souvent à la solde d'autres, qui prétendent vouloir modifier la démocratie suisse, simplement parce que ça va bien et parce que nous sommes contents que ça aille aussi bien. Heureusement, le peuple suisse est sain; il l'a prouvé lorsqu'il le fallait; il le prouvera certainement encore; c'est cela, la démocratie.

Et maintenant, un coup d'œil discret à un grand pays voisin, qui est néanmoins parfois notre ami.

Vous êtes-vous demandé ce qu'il serait advenu des «époux Turenge» s'ils avaient été Néo-Zélandais, et s'ils avaient opéré, avec le résultat que l'on sait, dans le port de Toulon? Indignation gouvernementale, colère et sar-

casques populaires, lourde condamnation n'auraient certainement pas été épargnés à ces mauvais gueux venus de si loin fouler le sol de la nation pour y perpétrer un attentat d'Etat ayant entraîné mort d'homme.

Et quant à imaginer ce qu'auraient pu provoquer des sanctions économiques prises par la Nouvelle-Zélande à l'encontre de la France, mieux vaut y renoncer, tant l'outrage fait simultanément à une ancienne grande puissance et aux bonnes règles qui président tout naturellement aux relations entre pays du bloc occidental aurait justifié noble courroux et souverain mépris.

Autres gens, autre optique n'est-ce pas! Comparons!

De notre côté, une très ancienne démocratie qu'effraient de plus en plus le nucléaire et, à juste titre, la pollution, de l'autre, une grande démocratie qui pratique raisonnablement le nucléaire, se préoccupe peu de pollution, et consomme allégrement, tant que le robinet est maintenu ouvert par le gentil fournisseur, le gaz naturel venu de Sibérie.

Une autre forme encore d'esprit démocratique, au niveau mondial cette fois. Que penser des sanctions économiques proposées par nos grands frères en démocratie à l'égard de l'Afrique du Sud, à cause de l'apartheid, et, dans le même temps, de la poursuite des livraisons de blé des USA à l'URSS, dont la présence en Afghanistan représente tellement plus d'atrocités, de violations des célèbres

droits de l'homme, de la Charte des Nations Unies, des Conventions de Genève que l'apartheid en Afrique du Sud.

Point d'angélisme dans la démocratie; rien d'autre en fin de compte qu'une forme de gouvernement où la souveraineté est exercée, dit-on, par le peuple.

Par le peuple, mais oui. Et voilà pourquoi certaines tendances du moment n'ont de cesse de recruter le plus grand nombre possible d'adeptes; ceux-ci constituent peu à peu un poids politique, une tranche de peuple précisément qui, ainsi, accède de plus en plus à une part de souveraineté. Où cela mène-t-il?

Un exemple. Chacun connaît les cucurbitacées, cette famille de plantes dicotylédones gamopétales à tige rampante comme la citrouille, le melon, la pastèque. Belle définition du règne végétal, bien jolie formule applicable à un mouvement fort connu à l'heure actuelle: la soudure des gamopétales représente la cohésion, le rampement de la tige le niveau, et la pastèque, verte à l'extérieur, rose et même rouge à l'intérieur, le camouflage des buts politiques inavoués.

Allez les Verts! Parlons écologie.

Le Petit Larousse donne envie de la pratiquer: «Partie de la biologie qui a pour objet l'étude des rapports des êtres vivants avec leur milieu naturel».

La réalité malheureusement décourage, qui ne reflète rien de cela, mais met bien plutôt en évidence une action

typique de déception, donc de tromperie.

L'écologie, au sens naturel du terme, est l'affaire de tous, ou ce n'est plus de l'écologie. Puisqu'il s'arroge le droit de se prendre pour l'unique représentant des êtres vivants, le mouvement dit écologique ne peut être que politique. Il l'est, à deux niveaux. Le niveau apparent des principes écologiques qu'il prétend défendre, celui non apparent des mouvances politiques qui l'animent.

Dès lors, les actions de l'écologisme, ses interventions, ses luttes seront toutes de nature politique, toujours à deux niveaux, par conséquent sans plus beaucoup de signification purement écologique.

Décidément, le terme écologie, pas plus que celui de démocratie, ne résiste aux interprétations politiques.

Dans un autre grand pays voisin du nôtre, l'écologisme fait florès; comme les micro-organismes, les Verts s'y multiplient à grande vitesse. C'est profondément préoccupant. On n'ose pas y songer, mais si ce devait être les verts après les bruns; suffirait-il alors que surgisse LE chef, comme jadis... Dieu seul sait où cela pourrait conduire le monde.

Il faut le dire aussi, le mouvement écologique, fort habilement, ou peut-être même pour bon nombre de ses partisans inconsciemment, masque ses véritables desseins par une activité débridée; ce sont des menaces de catastrophes en tous genres savamment mélangées à des élans du cœur et

de compassion pour l'humanité propres à arracher les larmes. A l'usage des naïfs et de nos médias, toujours friands de fantasmes à teinture idéologique, l'écologie populaire s'en prend à la voiture au compte de laquelle elle met péremptoirement la mort des forêts, aux constructions en tous genres qui détruisent l'environnement, au nucléaire lourd de menaces. De nuances, point. Là encore, ton et comportement le démontrent à l'évidence, l'objectif final, le vrai, est défini ailleurs.

Les matériaux de la «Mosaïque de notre temps» sont à présent réunis; il va falloir maintenant les assembler, les ordonner, les *juxtaposer*. Leur rayonnement propre, mais aussi l'impact de leur éclairage devraient nous toucher, nous activer surtout; car enfin, il faut bien que quelque chose se passe, qui nous évite d'avoir à tout subir plus longtemps, qui renforce la conduite démocratique de notre pays, comme le souhaitait Paul Chaudet en écrivant *Conduire ou subir*, qui nous permette d'espérer dans le devenir de notre Patrie et de l'espèce humaine.

Voici bientôt 150 ans, le commandant de la 1^{re} division fédérale dans la guerre du Sonderbund, le colonel et conseiller d'Etat Rilliet de Constant, de Genève, n'écrivait-il pas déjà, dans un texte intitulé «Une nation armée et bien armée», je cite:

«C'est une erreur capitale de croire que des circonstances imprévues peuvent rendre à un ressort usé la force qu'on lui aura enlevée.

» Qu'il y ait des hommes qui envisagent ce dernier résultat sans terreur, qui pensent que les peuplades suisses seront plus heureuses associées aux destinées de leurs voisins, c'est possible, je vais plus loin, c'est probable; je n'ai point à discuter avec ces hommes-là, mais je voudrais faire ouvrir les yeux:

» — à ceux qui aiment le vieux nom suisse, qui veulent vivre et mourir Suisses, qui comptent pour quelque chose les vieilles traditions, les vieux souvenirs;

» à ceux qui attachent encore quelque valeur à l'idée du moi, au sentiment de l'existence propre, nationale, indépendante;

» — à ceux qui croient qu'on n'a pas été mis sur la terre uniquement pour goûter des jouissances matérielles, ou pour se perdre dans les rêveries d'un idéologisme sans bornes comme sans patrie, mais qu'on y est surtout pour développer un sens moral, et que ce sens moral c'est dans le sentiment de patrie, dans les sacrifices qu'il faut lui faire, qu'il acquiert toute sa vigueur.»

Cet écrit n'est nullement dépassé à notre époque, loin de là! Il en appelle aux Suisses de 1986 comme aux Suisses d'il y a 150 ans. Entendre cet appel, comprendre la signification de notre mosaïque nous conduit à rechercher l'équilibre indispensable à la vie, cet équilibre devenu incertain dans de trop nombreux domaines et sans lequel pourtant l'harmonie ne saurait régner entre les humains, les citoyens d'une nation, et les nations.

Alors, souhaitons ensemble que les Droits de l'homme ne soient plus invoqués par ceux qui précisément ne les respectent pas; mais plutôt que ces droits mythiques fassent place peu à peu aux devoirs, plus en rapport avec notre qualité d'homme.

Ainsi le bon sens, la courtoisie, le sens du dévouement à de nobles causes ressurgiront-ils du néant dans lequel les ont fait s'abîmer notre folle rage de vivre, la disparition généralisée de l'éducation, l'inculture qui s'étend, l'asservissement aux modes affolantes que nous imposent, nous inoculent sans répit publicité et médias.

Souhaitons que la jeunesse soit telle que nous la décrivont si souvent nos hommes politiques, qui voient en elle peut-être davantage les électeurs potentiels qu'elle représente que la réalité de ses comportements.

Ainsi, aux innombrables avantages qui lui sont bien volontiers concédés dès l'âge le plus tendre, la jeunesse saura-t-elle opposer à notre générosité, reconnaissance, peut-être, travail bien fait, respect des moins jeunes et des institutions, et ce dont elle semble être presque totalement dépourvue, en tous les cas en public, la politesse, les égards, la serviabilité, en un mot le savoir-vivre.

Souhaitons que nos autorités promulguent uniquement des lois et des prescriptions dont l'application soit parfaitement contrôlable, et surtout parfaitement contrôlée; qu'elles éla-

de ce qu'ils contiennent d'incontrôlable, partant d'inutile.

Ainsi par exemple, les voies et chemins interdits à la circulation ne verraient-ils plus passer que des piétons enfin sécurisés, et les autoroutes que des conducteurs enfin conscients de la petitesse de notre territoire et des mini-distances qui séparent leur domicile du stade de football, de l'université, de leur lieu de travail, de leur café préféré ou de leur résidence secondaire. Rien de liberticide ici, bien au contraire; mais seulement, renaissant, timide, un peu de civisme.

Alors peut-être, mais est-ce trop espérer, le respect que l'on doit naturellement aux lois et à nos autorités reverrait-il le jour. Dans ce cas-là dès lors, impensable n'est-ce pas que puisse être imprimé en gros caractères, en première page d'un journal romand important, «CIAO E.T.» pour annoncer la démission ... du président de la Confédération.

Souhaitons que le sport, envahissant les ondes, abêtissant la jeunesse et avachissant les masses, retrouve sa véritable valeur, qui se situe au niveau de l'individu et de ses besoins propres, et non au niveau des besoins des autres à travers les siens.

Il est difficile de dire si cette redécouverte aurait un effet heureux sur l'expression du visage humain qui, avouons-le, en a bien souvent besoin; peut-être même verrait-on se modifier peu à peu ces êtres grimaçants, à la limite de la suffocation, de la rage ou de l'épuisement, pour qui seuls comp-

tent, à chaque jour que leur accorde Dieu le Père, les poussières de secondes, les centimètres franchis, les buts, les points marqués, ou le sport que l'on pratiquera le prochain week-end.

Peut-être même réapparaîtraient les traits humains, qui différencient l'homme de la bête; l'incroyable nombre d'heures d'émissions ou de pages consacrées au sport, ce nouvel opium du peuple, fondrait comme neige au soleil, pour le plus grand contentement de ceux, fort nombreux, qui n'apprécient pas le genre; la primauté du muscle sur l'esprit s'estomperait au profit de la culture, une culture spontanée, ni politisée, ni étatisée.

Il est encore temps de choisir entre le comportement intellectuel des Francs, des Huns, des Teutons ou des Helvètes de Bibracte et une humanité curieuse de tout et désireuse de réapprendre à vivre. Il faut simplement le vouloir.

Dans leur grand dessein, les médias, électroniques principalement, se veulent les flambeaux du peuple; rien ne les enorgueillit davantage que de se croire nos maîtres à penser; ne serait-ce alors pas à eux de comprendre d'abord? Le peuvent-ils, ou le veulent-ils? Simple question d'éthique à n'en pas douter.

Souhaitons que l'écologie se pratique de plus en plus aux niveaux des villes, des villages, des régions et même des cantons, mais avant tout à l'échelon de l'individu. Lui seul peut en effet réduire la consommation de tel ou tel produit; lui seul, faisant large usage de sa liberté, peut renoncer à ceci ou à

cela, bien souvent sans grand inconvénient pour lui.

Lutter vigoureusement contre le gaspillage partout où c'est possible, ce n'est pas faire preuve de sectarisme politique, idéologique ou manichéen; consommer moins, c'est savoir s'affranchir des pressions formidables exercées par les actions publicitaires, les modes, la croissance à tout prix, le genre que l'on croit devoir se donner. C'est aussi un retour intelligent à l'utilisation raisonnable, dans la seule limite des besoins véritables, des biens heureusement encore disponibles.

La fausse écologie, celle des groupuscules, des agités, des agitateurs, de certaines idéologies, cette fausse écologie-là perdra alors du terrain; ce fait de société qui, dans l'engouement qu'il suscite ailleurs, n'est pas sans rappeler certains enthousiasmes des années 30, disparaîtra petit à petit, au rythme de la croissance d'une prise de conscience de plus en plus répandue.

Souhaitons que les actions de terrorisme ne fassent plus la une de nos journaux écrits, radiodiffusés et télévisés. Supprimer la publicité que recherchent les terroristes et que nous leur offrons ainsi, ne serait-ce pas justement utiliser une des seules armes probablement assez efficaces que nous possédions?

Il est temps de conclure.

Les rayons de lumière jaillissant du miroir de notre mosaïque mettent en exergue et symbolisent quelques-uns des phénomènes préoccupants de notre époque: droits de l'homme, terrorisme, politique, sport, jeunesse, écologie, médias.

Dans notre allégorie, la lumière est aussi chaleur; elle est chaleur humaine, car elle émane de la vie des hommes; elle est de ce fait par essence susceptible d'être modifiée par nos comportements; nous pouvons donc donner à ces rayons, à cette lumière, l'éclat que nous voulons, et l'éclairage sera modifié.

Ce faisceau de rayons, faisons donc tous en sorte qu'il soit fait de rayons de vie, efforçons-nous d'en éliminer les rayons de mort. Ainsi renaîtra l'équilibre perdu, gage de plus d'harmonie entre les peuples, moyen de conserver la liberté et nos libertés.

Comme le font avec éclat les Américains de 1986, face à leur Statue de la Liberté restaurée, réaffirmons avec force, car là est le commencement, réaffirmons avec force notre patriotisme, notre indéfectible attachement à notre pays, notre fierté d'être Suisses, quelles que soient notre langue, notre religion, notre appartenance politique.

J.-P. E.